Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe

LES GLOIRES MILITAIRES DE L'ANSE À LA BARQUE (1691-1809)

Camille Fabre

Numéro 11-12, 1969

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1056269ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1056269ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société d'Histoire de la Guadeloupe

ISSN

0583-8266 (imprimé)

2276-1993 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fabre, C. (1969). LES GLOIRES MILITAIRES DE L'ANSE À LA BARQUE (1691-1809). *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, (11-12), 155–186. <https://doi.org/10.7202/1056269ar>

Tous droits réservés © Société d'Histoire de la Guadeloupe, 1969

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

é
rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

LES GLOIRES MILITAIRES DE L'ANSE A LA BARQUE (1691-1809)

par
le Père Camille FABRE

Voici redites aujourd'hui, sans omission de dates, de circonstances et de gloires locales la valeur militaire de cette côte sous le vent dont le centre et le courage actionnent aux Vieux-Habitants.

Quelques fois les combats en débordent et cessent d'être heureux. La résistance et souvent la victoire s'établissent surtout de l'Anse à la Barque au Fort de Basse-Terre.

Un moine autour duquel a brodé la légende y prend toute sa valeur de chef militaire, d'ingénieur et d'indomptable défenseur et nous remercions le Père Fabre de nous avoir campé clairement le Père Labat.

Nous connaissions quelques bribes de son histoire : la voici ramassée chez nous, en un tableau vivant de faits d'armes qui répond à l'annonce : « Les gloires militaires de l'Anse à la Barque ».

Bien des noms de terroir : Lagarde, Butel, Petit, Beaugendre, Lesueur et d'autres sont encore portés dans le secteur de Saint-Joseph et les écoliers liront avec une surprise enchantée les belles tenues des milices d'antan.

L'importance stratégique des Vieux Habitants — parmi d'autres importances — ne peut être mise en doute.

Cette terre « sue » l'histoire et les recherches fructueuses du P. Fabre rajeuniront la légitime fierté des jeunes habitants descendants des anciens.

Mgr LOUIS GUILBAUD.

UNE POPULATION BIEN VIVANTE

Sortie de la famine, des épidémies et des intrigues, qui marquent les vingt-cinq premières années de son existence la Guadeloupe avait grandement besoin d'une période plus calme pour envisager son avenir avec sérénité.

Elle a fini par trouver un certain équilibre qui s'affermira quand, libérée des Compagnies et des rivalités de leurs mandataires, elle sera, en 1674, réunie à la couronne de France.

Pour lors, elle compte près de 10.000 habitants. Certes elle est encore loin d'être totalement habitée : la majeure partie de la Grande-Terre est même totalement inconnue. La carte du P. Dutertre en donne un tracé et une orientation entièrement faux. On dit qu'il y a là *une grande quantité de pays qui n'a point esté habituée*. Quelques hardis explorateurs affirment même que *c'est un fort beau pays tout uny, la terre y est très bonne, mais l'accez très difficile*.

Basse-Terre s'est agrandie. Les deux quartiers, du Fort (Carmel) et de Saint-François ont fini par se rejoindre à la rivière aux Herbes que l'on passe encore à gué, — le pont ne viendra qu'en 1743 —. Elle s'est grossie d'une partie de la population primitivement établie près de la rivière des Pères et qu'un premier débordement de cette rivière a fait fuir. puis un deuxième totalement découragée.

Elle mérite à présent le titre de ville que le P. Dutertre lui refusait en 1643 où il ne relevait qu'une rangée de misérables magasins à usage de dépôt. On y voit désormais de nombreuses rues et des maisons à étage.

Carmes, Jésuites et Capucins sont venus épauler les premiers Dominicains. On compte 17 prêtres et 14 églises à la même époque. Tous ces religieux ont leurs paroisses et des propriétés prospères. Un hôpital est fondé (Palais de Justice et maison d'arrêt actuels) par le Gouverneur de Tracy et confié aux Frères de la Charité (1664). La condition des esclaves : engagés ou Nègres, s'est améliorée : pour les premiers, par une réduction du temps de service ; pour les autres, par la promulgation du Code Noir. En ce temps de traite à outrance, la France est déjà la plus libérale.

Une société s'est fait jour. Nous avons la chance de la sentir vivre grâce à un rapport que le, 25 octobre 1700, François

Roger Robert, intendant du Roi adressait au secrétaire d'Etat Jérôme de Ponchartrain.

C'est un long mémoire de 248 pages in-folio qui est parvenu jusqu'à nous et que M. Etienne Taillemite, conservateur aux Archives nationales, a publié en partie, dans le bulletin n° 7 de notre Société d'Histoire.

L'aristocratie — en dehors des fonctionnaires d'Etat et des officiers militaires — demeure les *habitans*, c'est-à-dire les grands propriétaires terriens. On considère comme petite habitation, celle qui n'a pas 50 *Nègres*. Faire marcher tout ce monde n'est pas petite affaire et *les habitans payent fort cher les profits qu'ils tirent de ce pays-cy*.

Plus tranquille est la condition des négociants qui se contentent de commercer mais espèrent assez *faire quelque gain pour acheter des terres et devenir habitans*.

Restent les artisans *gens de l'isle les plus heureux car il faut leur faire beaucoup d'amabilité pour qu'ils consentent — en se faisant payer fort cher d'ailleurs — à vous vendre leurs services. Ils finiraient par estre les plus riches, mais ils mangent un jour ce qu'ils gagnent l'autre : ce qui fait qu'ils ne prospèrent point*.

Tout ce grand et petit monde a eu quelque peine à former un pays car *ramassez de toutes les provinces, tous ces gens n'ont apporté ny éducation, ny politesse*. Dès le temps du P. Breton on y voyait des Grecs, des Chinois, des Danois, des Belges, des Turcs, tous passablement grossiers et ignorants, écrit-il : *rudes et ignaros passim*.

Tout ce monde répugne unanimement à la discipline et manifeste un vif penchant pour l'indépendance. Mollement couché sur son île comme l'enfant sur son berceau il se laisse vivre et consent à tout sans plus d'enthousiasme que d'hostilité. Son existence s'écoule libre et insouciante. On se plaint de *l'esprit excessivement fastueux des insulaires qui usent trop de bijoux, de vêtements de soie et consomment trop d'alcool. On importe trop de rubans et d'ajustemens de mode*.

La noblesse n'a pas l'apanage des divertissements. On aime tout autant s'amuser dans les autres classes de la société et les plus humbles ne sont pas les moins ardents. Les bals qu'ils organisent sont aussi, dit-on, très luxueux, et la grâce des élégantes créoles à la peau brune, dont *le corset couvert de broderie soutient les richesses de leur poitrine découverte*

ne le cède en rien à la blancheur laiteuse des filles de la Métropole.

L'économie des îles s'est d'abord appuyée sur la culture du tabac. Le *pétun* de Guadeloupe n'a pas tardé à s'imposer par sa qualité. On en réclame en 1669 pour Dieppe, car le seul débit qui en dispose est à La Rochelle. Encore ne vaut-il rien, au jugement d'un certain La Calle. Durant longtemps le tabac sera la seule monnaie d'échange.

Le coton lui a succédé et toute notre *Côte sous le vent* en était cultivée, on en comptera 12.157.000 pieds en 1767 qui produisent 257.000 livres. Le meilleur, note-t-on, était celui des Vieux Habitants : le *quartier qui en produit le plus*, comme beaucoup plus tard le café le meilleur, sera encore celui de chez nous : nous en avons pour témoignage les médailles, d'or remises à M. Rollin au concours général agricole ; d'argent, à M. Labique à l'Exposition Universelle de 1909 à Paris, et les primes attribuées encore en 1934 à M^{me} Isidore Nicolas pour sa fourniture de 2.071 kilogrammes.

La fabrication du sucre commencée en 1644 est considérablement perfectionnée par des Juifs hollandais expulsés du Brésil et accueillis en Guadeloupe en 1657. Ils nous enseignent leurs méthodes de raffinage dont tireront profit nos fabricants et particulièrement les Dominicains et les Jésuites. Ils ont aussi fait connaître le cacao. La France y prenait goût, notamment grâce à la jeune reine Marie-Thérèse qui met le chocolat à la mode et en parfume les salons. Durant quelques années les sacs remplis de gousses odorantes prirent depuis l'Anse à la Barque le chemin de l'Europe.

Ce gracieux petit port, creusé par la nature, s'avance dans les terres sur un kilomètre de profondeur. Il était connu de tous les navigateurs depuis la découverte, car il constitue un abri sûr contre les vents.

Le récit d'un voyage aux Antilles, publié par Léonard, en 1788, sous forme d'une lettre, adressée à une « grande dame », vraisemblablement la marquise de Chauvelin, nous est parvenu.

Notre auteur s'extasie devant cette merveille qui est l'Anse à la Barque et invite en termes chaleureux sa correspondante à partager son admiration. Elle est d'autant plus vive que le reste de la contrée l'a déçu. « Le quartier des Vieux-Habitants est un pays plat, désert, humide et malsain. L'œil ne découvre aucun site, qui le console de cette triste uniformité. Le Val de l'Orge n'est pas plus riant. Ce sont des

terres brûlées qui bordent le rivage et dans plusieurs parties il est couvert de roches, qui paraissent avoir été arrachées de la montagne par les ouragans ou les feux volcaniques.

« Mais, Madame, arrêtez-vous, de grâce, devant l'Anse à la Barque ! Voyez deux collines charmantes qui se regardent sur la rive, une autre, en face, qui décline insensiblement vers la mer. Sur une même ligne, une vingtaine de maisons d'un étage, bien bâties et derrière elles, des cocotiers et des palmistes, qui donnent à ce paysage un air américain.

« Représentez-vous toujours, dans l'éloignement, des masses de montagnes bleuâtres et vaporeuses qui me suivent dans toute la route et répandent sur mon petit hamcau, je ne sais quoi de solitaire et de romantique.

« Ne croyez-vous pas être au premier temps de la découverte de cette jolie baie ? Ne vous peignez-vous pas, Colomb et ses compagnons, après tant de fatigues, jetant des regards amoureux sur ce paysage ?

« Avec quel plaisir on dut puiser de l'eau dans le ruisseau qui sort si limpide et si clair de ce bois de raisiniers ? Car il faut vous dire que nos eaux sont les plus belles du monde : elles se filtrent parmi tant de cailloux qu'elles y acquièrent la transparence et la pureté du cristal. »

Tous ceux qui fréquentaient l'Anse à la Barque n'avaient pas une âme aussi poétique !

Bien avant la visite du poète Léonard un bourg s'était constitué et rapidement, on peut l'imaginer sans crainte de faire erreur, il devint le rendez-vous des corsaires et des flibustiers. Dans les cabarets du village ils venaient bruyamment célébrer leurs exploits et préparer de nouvelles expéditions. On a aucune peine à revoir ces visages à l'œil borgne de ces hommes sans scrupules, attablés autour d'une table, garnie de pichets de vin et de gobelets d'étain qu'une accorte servante s'efforce, à grand peine, de ne laisser jamais vides. De la large ceinture rouge qui maintient leur taille, débordent quelques pistolets chargés pendant que le sabre d'abordage s'emmêle dans les pieds des tabourets de bois et que la lune, au dehors, éclaire de sa lueur blafarde le sinistre pavillon à la tête de mort qui flotte au grand mât.

Des jurons, des propos lestes fusent de toutes parts.

Revenons vers la réalité avant que l'imagination ne nous entraîne trop loin.

Parlant de l'Anse à la Barque nous nous trouvons donc au *quartier des habitants* et pouvons faire connaissance avec plusieurs d'entre eux, grâce notamment à des documents de première valeur : les recensements. Ces différentes pièces sont conservées dans leurs originaux aux Archives nationales, mais nos Archives départementales en possèdent les copies xérogaphiques. C'est là que nous les avons consultées.

Le premier remonte à 1664. La paroisse est déjà, comme maintenant, comprise entre la rivière de Plessis et l'Anse à la Barque, mais divisée en deux escouades dont l'axe est la Grande Rivière.

Entre celle-ci et l'Anse à la Barque c'est l'escouade de Philippe Lebrun. De l'Anse à la Barque à Plessis celle de Adrien Haudelaine.

On lit de grands noms, sur ces vénérables feuilles jaunies par le temps : M. de Haucourt, 40 ans ; M^{lle} Fallot, 45 ans — souvenons-nous qu'alors les grandes dames étaient appelées Mademoiselle —, M. Le Louseau, M. Chanterel, M. Dufour.

On lit le nom du prêtre d'alors : le Père Pontellier, âgé de 46 ans et qui occupait deux garçons : Jacques, âgé de 20 ans et Jean de 18 ; une femme Marye Hardy, 30 ans et sa fille qui a 9 ans, ainsi qu'un *grand nègre et une grande négresse*. Cinq personnes, c'était un train de maison qui donnerait à présent pas mal de préoccupations à l'égard du receveur des Impôts et de la Sécurité sociale.

On lit le nom d'ancêtres qui ont descendance de nos jours encore : François Dagomel, 45 ans et Catherine Canal, son épouse. Son fils Charles offrira le terrain où est bâtie notre église qui garde son corps ; Marc Pézeron, 38 ans et son épouse Loyse d'Aspremont : une toute jeune femme de 18 ans ; Guillaume Le Moyne, solide garçon de 18 ans aussi ; Séraphin Deblaisne, 45 ans ; Adrien Poulain, 45 ans ; Réculard Morice, 25 ans ; François Berthelot, 40 ans, sa femme Perrette Bonnet, 25 ans et sa fille Anne, 2 ans ; *Sallomon* Desfontaine, 34 ans ; et un vénérable doyen de 86 ans : Jean Vadelorge — *père de notre Val-de-l'Orge* — mais aussi d'une petite Françoise de 9 ans, dont la mère, Marguerite Jourdain en a 50.

Ils ont pour voisine Léonore Rocroix, 20 ans, femme de Pierre Girard et peut-être *créatrice* de notre plage de Rocroy.

On lit aussi beaucoup de prénoms qui ne sont suivis d'aucun nom de famille : les engagés, les *nègres et négresses* : Embroise, Madelenne, Marye, Cecille, Anthoine, Nycollas, et

aussi Véritable ou la Grimace, ou d'autres noms de fantaisie qui créeront une tradition que le calendrier et ses abréviations se chargeront, avec l'aide des secrétaires d'état-civil, d'entretenir jusqu'à nos jours.

Quelques « Septuages, Rameaux, Annonciat » fleurissent toujours avec leur consonance religieuse, puis ce seront, après le 14 juillet 1789, les Fêt-Nat, Férié et d'autres prénoms, bizarres : Enogat, Nerlyse, ou inattendus : Richelieu, Fernandel, Charlemagne. Avec les noms cachés, les surnoms, les untels dits un autre untel, la confusion finit par être totale dès lors qu'il s'agit d'identifier quelqu'un avec précision. Rares sont les noms accompagnés de la profession : un charpentier : Nycollas Lebouché, 45 ans ; un tailleur : Ambroise Poullain ; un *mathelot* : Jean Poulain, 34 ans, des *torqueurs*, spécialistes du tabac ; un chirurgien Lespérance, 25 ans, et un maître d'école.

On trouve enfin une jeune veuve de 18 ans et trois demoiselles : Renée, Françoise et Anne *lesquelles refusent de donner leur nom* et leur âge, par coquetterie sans doute !

Un recensement encore plus précis est effectué en 1671. A partir de la mer il établit, en allant vers les hauteurs, différents plateaux pour chacun desquels sont relevés très scrupuleusement les propriétés, leurs propriétaires et les moindres détails des possessions : les armes comme les plantes.

C'est M. de Saint-Amour Pigeon — dont une commune voisine retiendra la fin du nom, qui dirige tout le *quartier des Vieils-Habitants*. La paroisse compte 856 personnes, soit 514 adultes et 342 enfants. On y relève 109 *maistres de caze, artisans ou bourgeois* dont 82 mariés et huit veuves, 110 garçons parmi les enfants. Les *neigres, neigresses et négrillons* (sic) sont 510, les *meulastres et meulastresses* 12. Il reste 7 sauvages caraïbes dont un enfant. Tout ce monde est catholique à l'exception de 27 huguenots.

M. Thomas Beaugendre, ancêtre d'une famille promise à une longue prospérité, installé un temps sur la montagne Saint-Robert, se fixe définitivement aux Habitants.

Les animaux aussi, répartis en *bestes cavallines ou à cornes*, sont recensés : 32 chevaux, 143 bœufs, 35 cavalles, 162 vaches, 25 veaux, 1 bourrique.

M. de Saint-Amour commande surtout la milice locale qui dispose de 120 *fuzils*, 122 épées, 88 pistolets, 149 quarts de poudre, 312 livres de plomb, 2 piques et enfin pour être précis et complet une hallebarde.

On dresse enfin la liste et l'état des propriétés de chacun : le papier *censier* destiné surtout à établir les bases d'imposition. L'étendue, les limites, l'état des cultures ou plantations sont scrupuleusement relevés.

La chapelle Saint-Joseph est là, le long de la rivière. Autour d'elle et vers la mer sur 50 pas de large et 200 de haut, des roseaux et des bois. La Fabrique possède de plus, vers les 50 pas du Roy, une surface de 100 pas de large sur 500 de haut avec *une caze à demeurer* : le presbytère, un jardin potager et des cotonniers. Les Pères Dominicains sont propriétaires d'une vaste concession cultivée : 200 pas en vivres. 500 en coton, 50 en bananes, le reste en bois dont s'occupe leur fermier Gilles Morandais.

En 1682 les Capucins qui viennent de prendre en charge les *Habitans* y font 24 baptêmes, un mariage *de France*, 5 *de pays* et 12 sépultures. Il y a pour la Guadeloupe 10 églises dont une seule en Grande-Terre et 81 sucreries.

En 1684 le quartier est toujours sous les ordres de M. de Saint-Amour et compte 69 hommes, 91 femmes, 103 enfants. 178 nègres, 218 négresses.

En 1696 le recensement revêt plutôt les allures d'une revue des forces militaires — on est entre deux incursions anglaises — une compagnie à Cousinière, — section dont on parle pour la première fois — une autre aux Vieux-Habitants, avec des officiers dont nous allons connaître les exploits : Thomazeau et Boucachard.

1699, mêmes caractéristiques, les capitaines Guillautau et de Lespinasse commandent 34 soldats *bien armés*, et 18 *mal armés*.

Depuis 1696 on nous signale une église à Cousinière avec un religieux. L'existence de cette église nous pose un problème, car rien n'a permis jusqu'alors d'en soupçonner l'existence et aucune trace, à notre connaissance, n'en a été trouvée.

Mais il y a un mystère plus grand encore, depuis 1687 les recensements ne mentionnent ni église, ni religieux, aux Vieux-Habitants. Or, le P. Labat déclare formellement qu'il visita notre *petite et vieille église* desservie par le Père Romain, lors de sa tournée d'inspection en 1696. Les Anglais ne l'avaient pas brûlée en 1961 lors de leur invasion, mais il est possible que, précisément en raison de ce danger menaçant nos îles depuis longtemps, on ait cru bon de déplacer le centre de culte vers l'intérieur : soit à Cousinière, et d'abandonner momentanément la vieille église des débuts.

En attendant des découvertes nous nous en tiendrons à ces conjectures.

Quoi qu'il en soit nous venons de le voir, le pays est jeune — l'âge de ses habitants le confirme — et en plein essor.

Moins de trente ans après sa fondation Vieux-Habitants par son énergie et sa ténacité avait dépassé les difficultés des débuts et entendait s'engager résolument vers l'avenir.

CONVOITISES ANGLAISES

C'est sans doute cette prospérité naissante et prometteuse qui excite les Anglais et les encourage à mettre en œuvre les noirs projets qu'ils entretiennent depuis longtemps.

Ils se savent plus nombreux et mieux armés que nous, ils ont une flotte autrement puissante, la tentation est donc bien grande de s'attaquer à ces Français longtemps divisés entre eux et qui ont cependant réussi à créer — le mot n'est pas exagéré — un pays nouveau et plein de promesses.

En 1654 la marine britannique effectue une première reconnaissance, se contentant de faire défiler dans nos eaux soixante-dix voiles insolentes à titre de provocation.

En 1666 l'attaque est projetée. Huit mille hommes sous le commandement de lord Willoughby se disposent, depuis les Saintes, à fondre sur nos îles.

Pour une fois un cyclone nous sauva. En effet, le 4 août... écoutons le P. Dutertre : *Une horrible tempeste que l'on peut appeler le fléau de Dieu sur les isles, s'éleva dès 6 heures du soir par un grand vent du nord qui dura six heures et s'étant arrêté l'espace d'un quart d'heure, il se tourna tout à coup à l'est et souffla avec tant d'impétuosité et de violence qu'il poussa les navires, les brisa en milles pièces et les fit eschouer dans leur havre des Saintes.*

L'amiral avait péri. Seuls deux ou trois vaisseaux et quelques rescapés atteignirent Montserrat.

La Guadeloupe était libérée et le 15 août suivant témoigna de sa reconnaissance par un *Te Deum* : sans nul doute le seul de son histoire à l'occasion d'un cyclone !

Par la suite, il y eut la conclusion d'une paix *perpétuelle* avec les Anglais : paix qui dura cinq ans ! Jusqu'à l'an 1691 qui les vit prendre fond à notre Anse à la Barque sous le commandement de l'amiral Codrington.

Pas de cyclone à espérer, on est en mai. Par ailleurs la Guadeloupe est gouvernée par un vieillard podagre, aux yeux tombants et globuleux : M. Hinselin. Ne croyant pas au débarquement il n'a envoyé que 25 hommes de reconnaissance. Mais l'ennemi a déjà pris pied à terre et une vive escarmouche s'en est suivie. Bordenave, l'aide-major qui commandait nos hommes est tué avec un certain nombre d'entre eux. Le restant de la troupe se replie sur Vieux-Habitants où vient d'arriver un renfort de quatre cents combattants, commandés par le major du Cler, et dont l'intention est de défendre le passage de la rivière Beaugendre.

L'affrontement se poursuit et dure jusqu'à la nuit tombante. Pendant ce temps, la flotte ennemie a réussi à mouiller à Pessis et menace d'encercler nos hommes. La prudence leur conseille de se regrouper plus près de Basse-Terre, mais les Anglais malgré une perte de trois cents des leurs, profitent de ce nouveau repli.

Le terrain abandonné est saccagé et brûlé. Le fort de Madeleine, édifié par M. de Boisseret, en 1650, non loin de Vieux-Habitants, pour défendre la région, a été inconsidérément rasé en 1690, à la demande des habitants, en dépit de toutes les protestations de l'intendant Dumaitz de Goimpy, il n'en reste que des ruines maintenant, et à l'époque il ne put être d'aucun secours.

Notre première église est cependant épargnée, alors que la région de Basse-Terre insuffisamment défendue est livrée au pillage et à l'incendie.

Un renfort opportunément arrivé de la Martinique permettra quand même, sous peu, de rejeter l'ennemi à la mer et force lui est de se retirer après quelques jours d'occupation.

Périodiquement au cours des siècles : 1703, 1744, 1759, 1794, 1800 et 1815, les Anglais s'efforceront de conquérir la Guadeloupe et la plus part du temps à partir de la côte sous le vent dont Vieux-Habitants est le centre. A plusieurs reprises, ils réussiront à l'occuper partiellement.

UN HOMME UNIVERSEL : LE PERE LABAT

Il est un homme qui s'y opposa toujours farouchement : le Père Labat.

C'est le moment de faire vraiment connaissance avec ce

personnage extraordinaire dont la Guadeloupe est encore remplie.

Disons tout de suite que sa légende, si elle le magnifie, le dessert un peu. Elle le présente souvent comme un moine rabelaisien, truculent et bon viveur, mais sa bonne tenue à table et son franc parler ne sont pas tout le P. Labat. On a aussi critiqué ses activités assez étrangères à son caractère de religieux. A y regarder de près, on voit que rien en tout cela n'a porté préjudice à ses fonctions sacerdotales : il les a toujours accomplies avec zèle et nous raconte souvent ses heures de confessionnal, ses courses apostoliques, ses prédications et son ministère.

C'est bien le véritable P. Labat qu'a su nous présenter M. le Conseiller Pierre Jean Auffret dans le discours d'audience solennelle de la rentrée de la Cour de Basse-Terre, le 2 octobre 1967, en cette enceinte qui entendit souvent, quoique dans un cadre différent, la voix de notre *père blanc* par excellence : un P. Labat avant tout prêtre et missionnaire mais d'une nature tellement riche qu'il a su en faire profiter le pays à mille titres divers.

Déjà physiquement c'est un homme volumineux. Son portrait tel qu'on peut le voir dans ses livres révèle un visage large, un front prématurément dégarni, d'épais sourcils arqués et broussailleux avec un nez aux narines écrasées qui en occupe une vaste partie. Son menton descend à double étage et deux grands yeux malicieux à qui rien n'échappe, illuminent cette face décidée.

Qui croirait, si lui-même ne le disait, qu'à trente ans il était *d'une maigreur effroyable, étique sous toutes ses formes et n'ayant, au dire des médecins, que peu de temps à vivre.*

Né à Paris en 1663, entré chez les Dominicains à 20 ans, c'est précisément vers la trentaine qu'il renonce à enseigner la philosophie et les mathématiques au collège de Nancy pour se consacrer aux missions.

Surprenons-le la veille de son départ. A la lueur d'une chandelle fumante ; il fait ses malles ; un beau désordre l'entoure ; sa paillasse étroite est encombrée de linge et de livres. On aperçoit un traité d'hydraulique, un livre de géométrie, un manuel d'ingénieur d'artillerie, des compas et des règles, une lunette de cuivre, une boussole, des pistolets bien huilés et à terre, une bonne quantité de flacons pansus : sa cave à liqueur !

En même temps qu'il range tous ces objets, il réfléchit. Il réfléchit à la conversation qui s'est déroulée le soir même au réfectoire des moines où exceptionnellement on a donné le *Deo gratias* lequel autorise à parler au lieu d'ouïr la lecture qui d'ordinaire entend nourrir l'esprit alors que le corps paye son tribut à la nature.

Un religieux aux cheveux blancs qui fût vingt ans aux îles en a fait un sombre tableau. Sans rien perdre sur le frugal menu de la collation, le P. Labat l'avait écouté et sur la fin lui avait rétorqué simplement : *Si ces misères vous font peur, il fallait rester chez vous*, puis il a achevé son écuelle, vidé sa tasse de vin et récité les grâces.

Il est bien décidé à l'aventure. C'est vers elle que de La Rochelle l'emporte peu après la flûte de guerre *La Loire* et un convoi de 27 vaisseaux. Ce 28 novembre 1693 le P. Labat s'embarque pour vingt-cinq ans de pérégrinations.

Ce départ il a bien failli quand même le manquer. Subitement malade, c'est rouge de fièvre qu'il se présente à bord et craint jusqu'au dernier moment d'être refusé, mais le commandant du navire, M. de La Héronnière, homme courtois et fort civil, ne manque pas de le féliciter de sa bonne mine.

On ne tarde pas à lever l'ancre et la vie à bord s'organise. Chacun s'ingénie à la rendre aussi agréable que possible. Dieu demeure quand même le premier servi car la journée débute par la sainte messe, suivie d'une séance de catéchisme en faveur de l'équipage. Notre P. Labat donne aussi des cours de mathématiques et engage de longs tournois d'échecs.

Il se tient aussi fort bien à table — n'est-ce pas par là, nous l'avons vu, qu'on l'a fait entrer dans la légende ? L'air du grand large l'a tout de suite remis sur pied. Voyageant avec les officiers de la marine royale, il profite aussi de leur menu. Menu ma foi, qui mettrait à mal la plupart de nos estomacs, mais dont s'accommodait fort bien celui de nos ancêtres. Petit déjeuner avec jambon, pâté ou fricassée, beurre, fromages et surtout très bon vin et pain frais, dîner avec potage et bouilli de volaille, bœuf d'Irlande, petit salé, mouton ou veau frais puis *on levait ces trois plats et on mettait à leur place du rôti, deux ragoûts et deux salades*. De la salade fraîche d'ailleurs, gardée nuit et jour par une sentinelle, à la fois contre les rats et contre les voleurs. Suivait le dessert : du fromage, quelques compotes, des fruits crûs, des marrons et des confitures. Le souper est à peu près comme le dîner !

Quels progrès depuis 50 ans quand voyageait le Père Dutertre. En ce temps-là le menu c'était le biscuit et le lard salé, arrosé d'une eau tiède et trouble dans une écuelle de bois. Un biscuit que l'on avait baptisé *des trépassés*, parce que couvert de moisissures, une viande grouillante de vers et une eau à vous donner la nausée.

Le passage du tropique était prétexte à une fête burlesque où tout le monde s'en donnait à cœur joie. On entrait alors dans la zone des vents alizés qui charmaient les passagers de leurs douceurs au point que *les plus délicates dames deviendraient marinières et préféreraient voyager sur mer que dans leurs carrosses*.

En arrivant à la Martinique, le P. Labat connaît son premier affrontement avec les Anglais qui veulent empêcher le débarquement. Ils ne réussissent qu'à le retarder, mais ils viennent de se faire un ennemi et notre Dominicain se réserve de leur faire payer cette audace.

Quelques années de ministère paroissial révèlent ses talents si bien que ses supérieurs ne peuvent trouver meilleur procureur pour toute la mission. En ses nouvelles fonctions le P. Labat ne se contente pas de tenir les comptes, de faire l'inventaire des *linceuls* — ainsi désignait-on alors les draps de lit —, des bonnets de nuit, des caleçons et des chapeaux ; il se déplace fréquemment, aussi bien en bordée avec les corsaires qui sont devenus ses bons amis, qu'en croisière aux îles anglaises. Il en profite pour dresser secrètement et de mémoire les plans des fortifications de l'adversaire. Il ne manque nullement de galanterie avec les dames, sans jamais outrepasser les limites de l'honnêteté. Il croit mourir terrassé par la fièvre : le mal de Siam comme il l'appelle, mais une autre fois feint d'être malade quand on le contrarie. Puis il a bien failli finir sans gloire au cours d'un abordage avec un pirate espagnol. Dormant sur un paquet de cordage, entre deux canons, près de la sainte barbe il est en caleçon : son saint habit étant demeuré dans l'étroite et étouffante cabine de l'entrepont. Mais déjà le pillage s'organise. Les pirates ont saisi et ficelé tous les passagers. Le Père Labat hurle, se débat et finalement proclame aux forbans qu'il est Grand Inquisiteur : sa tenue sommaire ne portant nul préjudice à sa dignité.

A ces mots, on le délivre, car avec un personnage aussi redoutable mieux valait être en bons termes. Il descend dignement dans sa cabine, revêt son habit et le grand cordon muni

du crucifix, insigne suprême de la fonction. Jamais en vérité ce ne fut la sienne, mais il *tenait cet objet en souvenir d'un sien ami*.

Il a pu constater que toutes ses affaires ont disparu et il s'empporte de plus belle menaçant les auteurs du sacrilège des foudres vengeresses du Très Saint Tribunal. On ne tarde pas à découvrir le coupable qui tremblant se jette à ses pieds en suppliant qu'on lui évite le bûcher. Le juge impassible ordonne une fouille minutieuse. Pour dissimuler ses rapines, le flibustier avait revêtu neuf caleçons. Réduit finalement au costume de nature, il apparut au Grand Inquisiteur satisfait qu'il ne cachait plus rien. Dans sa miséricorde il lui restitua, pensons-nous, un des neufs caleçons ne fut-ce que pour couvrir sa nudité.

On ne retrouva pas tout, particulièrement la cave qui avait été promptement liquidée. Le Père Labat ne crut pas devoir entamer de nouvelles investigations, mais il n'oubliera pas cette injure et plus tard se vengera en prélevant sur un vaisseau anglais arraisonné quelques bonnes bouteilles.

Le calme revenu le Père Labat est présenté au capitaine : un vieil amiral goutteux, incapable de se servir de ses mains pour ôter son chapeau, et, à qui un matelot doit rendre ce service quand il lui faut se découvrir devant un personnage. C'est le cas pour saluer « *le Révérendissime Commissaire du Sacré Tribunal de l'Inquisition* » : notre Père Labat, qui lui fait aussitôt une adresse en latin.

Mais le pseudo Grand Inquisiteur à l'œil fortement attiré par un énorme reliquaire d'or, recouvert de cristal qui se balance sur la poitrine du vieillard. « *Les français, écrira-t-il quand il racontera cette aventure, il faut l'avouer n'ont pas tellement de dévotion dans les reliques, mais il y avait réellement de quoi enflammer la leur, à la vue de ce bijou.* »

Les salutations faites on passa à table : toutes ces émotions avaient creusé les estomacs et desséché les gosiers, malheureusement on ne servit à boire que du chocolat ; notre dominicain qui a maintenant retrouvé toute son assurance ne se gêne pas pour réclamer du vin. On s'empresse de le satisfaire.

Nonobstant ces incidents on se sépare bons amis. Pour soutenir de telles activités, il y faut prendre la peine ! S'étonnera-t-on dès lors de voir le Père Labat toujours aussi ardent ?

LABAT ORGANISATEUR DE LA DEFENSE

Arrivé en Guadeloupe en 1693, il avait été invité en 1696 par le gouverneur Auger à l'accompagner dans une tournée générale d'inspections des fortifications car on prête aux anglais le dessein de renouveler leur coup de main.

Le fort de Basse-Terre est agrandi, une ligne de défense établie le long du rivage, le fort de Baillif mis en chantier, la passe de l'Anse à la Barque renforcée. Il profite de sa visite pour donner une description moins poétique que celle que nous avons lue sous la plume du poète Léonard. Le Père Labat remarque surtout la position stratégique.

A une petite demi-heure de la rivière Beaugendre, on descend dans une vallée étroite et profonde au milieu de laquelle il y a un ruisseau qui se perd dans la mer, au fond d'une anse appelée Ance à la Barque.

Cette anse a un bon quart de lieue de profondeur depuis les pointes des mornes qui la forment jusqu'à l'extrémité de son enfoncement dans les terres.

Elle est large d'environ quatre cents pas à son entrée : elle s'élargit dans son milieu où elle en a bien 600 et finit en ovale, sa situation la met à couvert de tous les vents, excepté de l'ouest-sud-ouest qui soufflent dans son embouchure. Le fond est partout de sable blanc ; net et sans roches.

On trouve près des falaises jusqu'à trois ou quatre brasses d'eau. Dans le fond de l'Anse le rivage va en pente douce de sorte qu'on peut mouiller comme on veut. Ces commodités obligent nos corsaires à s'y venir caréner et même à y rester pendant le mauvais temps.

N'est-ce point là encore, à l'Anse à la Barque, qu'il faut situer un épisode qu'il vécut avec ses amis les corsaires ?

Rien en effet n'empêche ces hommes rudes d'assister fort pieusement à la messe sur le pont de leur navire s'ils réussissent d'aventure à trouver quelque prêtre. N'importe quel capitaine qui ne se sente flatté de l'honneur ainsi fait à son bord et qui ne mette tout son amour propre et son autorité à assurer la dignité de la cérémonie.

Ce qu'on vit bien lorsque le Père Labat prié de célébrer le Saint Sacrifice en une telle circonstance, s'étonna d'entendre un coup de feu au milieu de l'office.

« Ne vous troublez pas, mon Père, continuez tranquille-

ment, c'est un mécréant à qui je viens d'apprendre à se tenir correctement », vint lui dire le capitaine, tenant encore en main le pistolet fumant dont la décharge venait de fracasser la tête d'un matelot qui s'était abandonné à quelque irrévérence.

Et la messe continua dans le plus grand recueillement.

Un peu plus loin au cours de sa même tournée d'inspection. à l'Anse Ferri, notre Père Labat devait faire une rencontre originale : celle de Monsieur Liétard, lieutenant de la Compagnie de Milice du Grand cul de Sac qu'il dépeint ainsi : *la simplicité du premier âge du monde reluisait dans tout l'extérieur de cet officier. Ses jambes et ses pieds étaient couverts de bas et de souliers qu'il devait porter du ventre de sa mère, à la réserve qu'ils étaient plus noirs et plus vieux, car il paraissait qu'il y avait bien soixante ans et plus qu'il s'en servait.*

Sa mission militaire ne lui faisait perdre nullement de vue celle de son sacerdoce. Arrivé précisément dans cette région de Ferri, il s'en était allé droit à l'église — il y en avait en effet une à l'époque — et sans plus tarder s'était mis au confessionnal, après quoi au catéchisme.

Tous ses devoirs remplis : les religieux et les autres, il s'était remis en route en direction de la Basse-Terre.

De nouveau les rudes sentiers à peine tracés frangèrent le bas de sa robe blanche de ces mille petites feuilles vertes qu'abandonne une certaine plante dès qu'on la frôle pour en décorer les vêtements et les bas.

C'est donc à maintes reprises que le Père Labat traversa cette côte sous le vent que la guerre allait bientôt illustrer.

Ces circonstances lui permettent d'écrire que cette région des Vieux-Habitants est une « *oasis délicieuse* », de rendre visite au curé d'alors, le Père Romain, d'apprécier son hospitalité et de remarquer notre première église.

Ni un tremblement de terre, ni les débordements de la rivière des pères, ni même la proclamation d'un jubilé n'entravent les projets du belliqueux jacobin. Il mène de front travaux de défense et processions expiatoires. La même voix qui gourmande les ouvriers, entonne le Miserere et à grandes enjambées entraîne derrière lui clergé, chantres, fidèles et petites filles toutes de blanc vêtues et un cierge en main, pendant que les soldats pressent les trainards et poussent les badauds dans le rang.

Au retour de la pieuse équipée, dominant son impatience, il doit encore ouïr l'homélie du Vice-Préfet Apostolique qui s'approchant de la balustrade se tourne vers le peuple et l'exhorte « *à la modestie et à la dévotion* ». Il reconnaît « *avec ceux qui entendirent cette pièce qu'on ne pouvait rien dire de plus savant, de plus vif, de plus touchant et de plus pathétique* ».

Puis il se hâte de remiser à la sacristie chape, cierge et croix de procession et court, encore rouge et suant, rectifier un niveau ou renforcer une chicane.

La paix de Ryswick conclue le 20 septembre 1697 ne le rassure nullement. Pas davantage il n'accorde confiance au « *Projet de traité de neutralité à conclure entre les sujets des roys de France et d'Angleterre dans les terres d'Amérique tant septentrionale que méridionale* ». Ce projet de neutralisation des îles, il en entend parler depuis son arrivée et les négociations entreprises par M. Blénac, après 1695 pour le faire aboutir n'ont pas donné de résultats.

Il conseille la réorganisation des milices locales et leur maintien en état de combat par une instruction poussée, des exercices et des manœuvres fréquentes. Peu après, plus de 1.500 hommes sont convoqués, avec armes et étendards, pour une revue qui se déroule à Basse-Terre le 12 mars 1702.

Le Père Labat dont on devine la jambe martiale sous le froc blanc qui ondule, la poitrine avantageuse et la tête altière assiste au défilé, à la toute première place, auprès du Gouverneur Auger.

Vieux-Habitants avait dépêché ses deux compagnies ; 128 hommes et leurs officiers les capitaines Boucachar et Tomazeau, les lieutenants Lorge et Lebrun, et les enseignes Lépinard et Richard.

La flotte mise à mal en 1691 a été reconstituée et renforcée de plusieurs unités. L'histoire nous a conservé le nom de quelques navires et de leurs officiers qui s'illustreront avec des fortunes diverses lors des campagnes qui vont suivre. On verra dans nos eaux le *Cheval Marin* armé de 48 canons et que commande le capitaine Duparc ; le *Vermandois* dont le capitaine M. de Vaudricourt décédé en 1692 ne connaîtra pas les actions d'éclat, non plus que le major Duclerc mort au large de Vieux-Habitants au cours de la première descente des Anglais. MM. de La Coffinière et Fontenelle, respectivement commandants du *Neptune* et de la *Mignonne* seront

félicités pour leur bonne conduite au feu et celle de leurs bâtiments.

L'étrave altière des vaisseaux : *Solide, Léger, Adroit, Triton, Pressante, Normande, Perle, Emerillon, Loire, Bouffonne, Chasseur, Fleur de Lys, Oppiniastre*, sillonnera nos eaux bleues portant haut le pavillon de la France et la marque d'officiers d'élite : MM. Vieupont, Pépin, de La Ronzière, de Ségonzac, Pont de Vélène, de Marsilly et d'Escolieux.

Les archives renferment encore *l'estat des vivres qui sont nécessaires et des munitions qui sont dans les magasins du roy* pour ces navires, le détail des frais occasionnés par leur carénage, le relevé de solde des officiers et des matelots, quelques détails sur les aumôniers, les procès-verbaux de visite des bâtiments par les officiers supérieurs, la liste des *ustancilles concernant l'artillerie et les armes offensives et deffensives*.

La Guadeloupe était prête. Prêts aussi les plans de bataille du P. Labat.

BOULETS ANGLAIS ET POLITESSE FRANÇAISE

La paix n'avait pas duré et ses alarmes n'étaient pas vaines. La guerre venait d'éclater en Europe. La grande histoire l'appellera : Guerre de Succession d'Espagne et ses contre-coups se répercuteront jusque chez nous.

Le sort des armes ne devait cependant pas répondre à toutes nos espérances.

En 1703, les Anglais concentraient leur flotte à Marie-Galante d'où s'égaillèrent le 18 mars, pour donner assaut à la Guadeloupe, quarante-cinq voiles, vingt-sept bateaux de guerre armés de cinq cent quatre-vingt-dix canons et montés par quatre mille hommes. Au vaisseau amiral la marque de lord Cadrington, le fils de celui qui avait opéré l'invasion de 1691 : il veut effacer la honte de son père qui ne sut conserver sa victoire.

Notre défense est loin de correspondre à l'attaque et la valeur de nos hommes devra le céder un temps au nombre des ennemis. Le même plan de bataille va se dérouler : les mêmes erreurs aussi de notre côté.

Provocante, cette armada passe devant Basse-Terre sans tirer un seul coup de canon. De son quartier général de Baillif, le P. Labat veillait. Dès que du haut de sa tour sa

lunette marine eut repéré les voiles anglaises, il a deviné la manœuvre d'encerclement que l'ennemi projette : prendre Basse-Terre à revers. Il envoie donc quelques hommes vers le nord et puis se prépare à venir lui-même les encourager et les aider à rejeter les Anglais à la mer, à grand renfort de bombardes et de décharges de mousqueterie, avec la colonne qu'il va entraîner à travers les Mornes.

La robe retroussée, il commande le feu. Avec un coup d'œil de général il saisit les fautes de l'adversaire et lui tend des embuscades. C'est précisément de leur débarquement à l'Anse à la Barque qu'il écrira que *jamais les Anglais n'eurent une plus mauvaise idée pour se faire tailler en pièces*. Et il s'y employa. Le 19 mars, en la fête de Saint-Joseph, patron des Vieux-Habitants, ils croisaient dans les parages. Remontant vers le nord, ils s'en prirent d'abord à l'îlet à Goyaves — actuellement Bouillante — et incendièrent le village, le presbytère et l'église au grand désespoir du curé, le P. Gassot, qui s'en vint reprocher au P. Labat de n'avoir rien fait pour le protéger. Le déluge de récriminations passé, notre stratège impassible lui réplique seulement qu'il aurait du mourir lui-même sur place pour défendre son église au lieu de s'enfuir et de gémir.

Toutefois les pertes qu'ils subirent déterminèrent les Anglais à rembarquer. Ils se présentèrent alors devant l'Anse à la Barque, mais le mauvais souvenir de l'escarmouche de 1691 les rendait prudents.

D'ailleurs le P. Labat — encore lui — les attendait. L'alerte l'avait saisi au lit. Il n'en sortit que pour enfourcher sa monture et partir au galop, debout sur les étriers, avec sa petite troupe, à la rencontre de l'ennemi.

Quelques semonces au canon, l'abattage des arbres sur les chemins afin de les rendre impraticables, il n'en fallut pas davantage pour que l'adversaire reprit le large.

La nuit étant venue, le P. Labat et les officiers s'en vinrent demander l'hospitalité du P. Vincent, curé de Vieux-Habitants depuis le 15 août 1699 et qui le demeura jusqu'à sa mort survenue le 1^{er} octobre 1712. Agé de 63 ans, il fut enterré dans l'église de Basse-Terre *au milieu de l'allée, au pied de la table de communion*. Les troupes étaient ravitaillées et hébergées dans le bourg *généreusement et abondamment* souligne notre capitaine père blanc.

Mais le mardi 20, deux heures avant l'aube on bat la générale. Le gouverneur croit à une feinte malgré les révé-

lations d'un prisonnier ennemi persiste à penser que le débarquement se fera à la rivière des Pères. Il donne en conséquence l'ordre aux troupes dispersées le long de la côte de se regrouper vers Plessis et charge le P. Labat d'opérer la concentration.

Le capitaine Tomazeau — dont aujourd'hui encore porte le nom, un petit morne qui domine le bourg — exécute la manœuvre et découvre ainsi imprudemment Vieux-Habitants : les Anglais en profitent pour jeter quelques troupes sur notre paroisse et les incendies allumés, en particulier celui de notre première église, témoignent de leur réussite.

C'est une erreur de date qui nous a fait écrire dans l'ouvrage du Tricentenaire que l'église des Vieux-Habitants avait été préservée et même miraculeusement. Que saint Joseph nous pardonne de lui avoir attribué un faux miracle. Néanmoins cette triste circonstance aura l'heureux effet de donner naissance à notre église actuelle.

Nouvelle tentative de débarquement un peu plus loin, à l'Anse des Habitants : même accueil, au pistolet cette fois : même recul stratégique.

Autre essai à l'Anse Valdelorge — notre Val de l'Orge, du nom du lieutenant de notre milice dont ce pittoresque vallon perpétue la mémoire et celle de son aïeul : Jean Vadelorge.

Ce n'était qu'une diversion, le véritable débarquement s'opérant à l'Anse-du-Gros-François bien plus près de Baillif. La défense se trouva surprise. Les troupes recevant le contre-ordre de revenir sur leurs pas arrivent trop tard pour rejeter l'ennemi à la mer et une fusillade nourrie éclate dans les fourrés du rivage.

Le P. Labat apprenant « avec plaisir qu'on se battait vigoureusement » courait à toute bride pour rassembler les hommes de renfort. Dans sa hâte et sa joie il ne s'aperçut pas qu'il s'était approché des ennemis d'une portée de pistolet. Il faillit bien se trouver au milieu d'eux, heureusement une haie de raquettes l'empêcha de passer, c'est alors qu'entendant la voix des Anglais, il comprit le danger.

Mais nos hommes débordés durent se replier sur le Baillif et le P. Labat les rejoignit au fort. Il y constata que ses ordres n'avaient pas été exécutés. Laissons-le nous parler : *J'avais ordonné à nos gens de mettre un affût neuf au canon qui était sur la tour ; par oubli ou par négligence on ne le fit pas, de sorte que, au neuvième coup qu'il tira, le canon échauffé sauta hors de l'affût, brisa l'essieu en retombant*

et fit deux pirouettes dont la première pensa me briser les jambes. Je ne sçai si les Anglais s'aperçurent de ce contre-temps, mais un de leurs navires de 70 canons se vint mettre devant moi. Nous étions si proches que nous nous parlions. Il m'envoya trois volées de canons et un de ses gens me cria en françois : « Père Blanc ont-ils porté ? »

Je pointai ma pièce et donnai dans un sabord de sa sainte barbe où il y eut du fracas. Je leur criai à mon tour : « Et celui-là, a-t-il porté ? — Oui, oui, me dit-on et nous allons te payer ». Et ils me lâchèrent trois volées si bien pointées que nous sentimes le vent de bien près au-dessus de nos têtes. Pour moi je leur servis encore neuf ou dix fois.

Mais cet échange de politesses, mêlé à des boulets, n'améliora pas la situation. Dans le dessein d'empêcher la progression vers Basse-Terre, Auger donna l'ordre de la retraite sur le fort et on dut abandonner la place.

Le recul s'opéra en très bon ordre, sous le feu de l'ennemi et tout le monde se concentra au fort. Le faubourg lui-même de Saint-François avait été abandonné.

Ni Vieux-Habitants, ni Baillif, ni Basse-Terre ne furent épargnés, le drapeau anglais flotta sur la batterie Saint-Dominique et le couvent des Pères Blancs se vit livré au pillage avec ses installations de raffinage de sucre les plus modernes de Guadeloupe qui occupaient 233 personnes.

Les Pères s'étaient repliés avec la troupe. Quant au P. Labat qui ne dit rien de son dépit, avant de remettre sur pied d'autres plans de riposte, il s'en alla simplement *dormir trois ou quatre heures.*

OCCUPATION ET LIBERATION

Le lendemain les Anglais poursuivaient leur avance sur Basse-Terre. Leurs troupes écrit le P. Labat étaient plus nombreuses et — il le reconnaît — plus disciplinées que les nôtres auxquelles par ailleurs faisait grandement défaut l'unité de commandement. Nous n'avions que 1.418 hommes à pied à leur opposer — la cavalerie encore inconnue ne sera établie qu'en 1732. On déplora aussi quelques désertions dans nos rangs, des traîtres aussi.

Un siège implacable commença alors que d'un jour à l'autre quelque sanglante escarmouche se déroulait sous les murs de la cité envahie. On nota la belle conduite au feu

de MM. de Valménère et Boisfermé et celle du capitaine de milice Collart à qui sa bravoure mérita les lettres de noblesse.

A la Martinique on s'inquiète de la situation et l'intendant Robert envoie d'abord quatre barques de ravitaillement qui permirent *le lundy 23^e dudit avril de distribuer des rafraîchissements de vin, farine, bœuf et eau-de-vie très à propos puisque celà rendit la vie à chacun qui depuis le siège n'avait bu que de l'eau et mangé de mauvaise viande et farine magnoc.*

Un secours de 800 hommes, venus eux aussi de Martinique, eut dû, comme en 1691, sauver la Guadeloupe, mais fatalité renouvelée elle aussi, le chef qui les conduisait était encore un vieillard accablé d'infirmités : M. de Gabaret, qui s'imaginait en outre que sa seule présence suffirait à mettre les Anglais en fuite.

Non seulement il n'en fut rien, mais encore, prétendant assumer la direction de la défense, il empêcha le gouverneur Auger de prendre les initiatives et contraignit à l'inaction le P. Labat qui ne pouvait se résoudre à la retraite et préparait déjà l'offensive.

Ne pouvant plus être soldat, il redevint simplement prêtre. Mais la guerre l'empêchait encore d'exercer ses fonctions. Un boulet ne vint-il pas éclater à ses pieds durant qu'il confessait un brave homme ? *Je fus couvert de terre, dit-il, et mon pénitent, les jambes meurtries se leva brusquement pour déclarer avec simplicité et satisfaction qu'il n'était pas mort.*

Pour comble, et sans raison valable, M. de Gabaret ordonna l'abandon du fort. On l'évacua le 14 avril pour se réfugier à Capesterre où l'incapable et sénile capitaine s'était déjà cantonné accompagné du murmure de nos soldats et tout disposé à retourner bientôt en Martinique.

Il voulait prouver que ce repli était destiné à défendre le bourg, mais ajoute Labat *il ne trouva personne d'assez charitable pour faire semblant d'y croire.*

Cependant dans le mouvement de retraite on avait pris la précaution d'emporter vivres et munitions si bien que les Anglais, malgré leur facile victoire ne purent se maintenir. Ils avaient dépensé des trésors de ruses pour s'emparer de la place, imaginant, par exemple, de dresser des miroirs au bout de perches pour voir ce qui se passait à l'intérieur des murailles, à moins que ce soit pour renouveler l'expérience

d'Archimède concentrant les rayons du soleil pour allumer des incendies.

Le 7 mai, ils projetèrent un retour en arrière et l'attaque renouvelée de Vieux-Habitants pour y enlever des vivres. Mal leur en prit car ils furent repoussés et ne purent même pas emporter ce qu'ils avaient réussi à voler.

De rage ils semèrent à nouveau l'incendie, partout alentours, mais une ultime action du marquis d'Eragny les força à se retirer le 18 mai.

Par la suite un volumineux dépôt de rapports justificatifs prit la route des ministères à Paris et on les retrouve aujourd'hui aux Archives nationales.

M. de Gabaret depuis la Martinique, un peu hâtivement regagnée, donne des détails et des explications supplémentaires, en particulier les raisons qui l'ont obligé à abandonner et à faire sauter le fort ; il se plaint du manque de discipline des troupes et de la carence de l'approvisionnement. Les habitants de la Guadeloupe ravitaillés par leurs familles, n'eurent pas à souffrir, mais il accuse le gouverneur Auger d'avoir manqué d'équité dans la répartition des rations au détriment des troupes de la Martinique. Ce dernier a aussi commis la faute de sous-estimer la force de l'ennemi et de sur-évaluer la sienne.

Quant à Auger il envoie lui aussi sa relation des événements et mentionne les officiers qui se sont distingués au combat.

L'un d'eux cependant, le major Leroy de La Potherie, s'estime victime de la partialité du gouverneur et croit devoir faire son propre rapport. Il accuse Auger de négligence, notamment de n'avoir tenu aucun compte des dires d'un déserteur anglais qui l'avertissait des points d'attaque. Il rapporte des discussions entre gouverneurs, officiers, le P. Labat et d'autres religieux sur l'inopportunité de l'abandon du fort. Il recense les fautes commises, l'esprit timoré des gouverneurs et estime qu'un tout autre déroulement des événements eut pu intervenir, compte tenu de la force des défenses de l'île.

Il mentionne ses exploits personnels et annonce sa décision de se retirer dans la solitude pour y *méditer en philosophe*.

Il relève en particulier la conduite de M. de La Malmaison, qui sera bientôt gouverneur de la Guadeloupe et dans cette fonction se fera connaître par des démêlés qui touchent de près les Vieux-Habitants car ils concernent les Le Bouchu,

le père et le fils, dont un quartier porte encore aujourd'hui le nom.

M. de La Malmaison y fait allusion dans sa correspondance officielle, il exige des sanctions contre Le Bouchu et nous apprenons d'ailleurs par un certain Bachelier que des incidents étaient survenus lors d'une revue de la milice à Vieux-Habitants même en 1704, le gouverneur de La Malmaison ayant en la circonstance, fortement maltraité nos deux concitoyens.

On peut le voir chacun avait de bonnes raisons pour justifier sa propre conduite.

Les faits eux, étaient là.

Mille neuf cent soixante-quatre Anglais avaient péri au cours des opérations : plus de morts que nous n'avions pu leur opposer de vivants !

Ne demeurèrent que les traces funestes de leur passage et le lourd bilan de leurs destructions au cours de ces cinquante-six jours d'occupation : six églises paroissiales ou chapelles incendiées, — dont celle de Vieux-Habitants seule sera reconstruite au même emplacement, l'hôpital des frères de la Charité de Basse-Terre détruit, vingt-deux sucreries anéanties et les habitations des bourgs entre Bouillante et Basse-Terre.

Ne restèrent sur pied que l'église des Capucins (notre cathédrale) parce que *le capitaine anglois s'y estoit logé en 1691 et l'espargna pour cette considération* en l'affectant comme entrepôt de poudre et celle des Jésuites (Carmel) que les vandales respectèrent parce qu'ils y avaient trouvé la tombe de l'un de leurs compatriotes.

La plupart des détails de cette campagne nous les devons, bien sûr, au P. Labat. Il reste dans la légende le défenseur intrépide du sol français.

Elle dit aussi la légende qu'au jour anniversaire de sa mort (6 janvier) l'âme du vieux Jacobin revient visiter les lieux. Elle se promène pendant la nuit le long de la montagne puis prenant son vol dans les airs elle disparaît et s'évanouit à quelques pas de la mer parmi les moellons de la redoute abandonnée.

* *

L'écho d'un autre combat qui se déroula à l'Anse à la Barque nous est parvenu. C'était en 1746, les « raquettes »,

ces plantes grasses aux épines longues et acérées qu'un gouverneur, M. de Champigny avait ordonné à tout propriétaire riverain de planter sur quatre mètres d'épaisseur pour prévenir toute tentative de débarquement, n'avaient pas découragé l'envahisseur mais le tenaient éloigné des côtes.

Le P. Labat décédé depuis huit ans en France où il avait dû rentrer, n'était plus là pour accueillir à sa manière l'amiral anglais Knowles qui longeant la Guadeloupe en quête d'aventures aperçut plusieurs de nos navires ancrés au port. Il fait ouvrir le feu sur eux, mais depuis le bord la riposte est immédiate et nos habitants non contents de décharger leurs arquebuses sautent dans quelques canots et hardiment s'en vont à l'abordage. Commencé sur les huit heures du matin, le combat ne cessa que le soir par la mise en déroute des Anglais qui virant de bord reprirent le large.

Peu de jours après, deux corsaires s'avisèrent de renouveler l'opération mais les milices de quartier repoussèrent encore victorieusement leur attaque.

La guerre s'en vint rôder encore sinistrement au cours de l'année 1759. Alors que dans les bureaux de Versailles, en métropole, on se nourrissait d'illusions quant à l'invulnérabilité de nos îles, on pouvait voir sur place que les défenses en étaient ridiculement faibles, et dérisoires les fortifications. L'envoi d'un contingent de soldats suisses dont on se préoccupe, en haut lieu, du sort spirituel puisqu'on cherche *un capucin sachant l'allemand pour les confesser* n'est militairement pas une garantie.

A la suite des invasions de 1691 et de 1703 on avait engagé de monstrueuses dépenses pour la remise en état du système défensif, mais une lettre de l'Intendant Lemercier de La Rivière nous révélera, après les événements, qu'il y avait eu un énorme gaspillage, d'invraisemblables détournements et des vols dont l'ampleur avait nécessité la création d'un corps de maréchaussée.

D'autre part les règlements obligeant tous les équipements à transiter par la Martinique, notre charmante sœur en profitait pour se servir au passage avant de daigner nous renvoyer les restes.

Ainsi elle gardait les canons neufs et nous expédiait les vieux réformés dont il fallait nous contenter.

Dans ces conditions on le conçoit la Guadeloupe ne pouvait que s'estimer lésée et les sentiments qu'elle continue de

porter à Madidina se ressentent, aujourd'hui encore, de ces lointains souvenirs.

Les Anglais étaient-ils au courant de l'infériorité de notre défense, probablement et ils n'en poursuivaient qu'avec plus d'opiniâtreté leurs desseins de conquête.

La seule originalité de l'attaque suivante fut de changer de lieu de débarquement ; la côte sous le vent ne leur réussissant guère en dépit des succès apparents. Cette fois la stratégie anglaise, bien que visant toujours Basse-Terre, a choisi un autre point d'attaque : le Gosier malgré la présence du fort Louis.

La situation devient rapidement alarmante pour que le gouverneur de Beauharnais accoure en personne de la Martinique pour porter secours avec 250 grenadiers royaux venant de France. Mais il est trop tard, les habitants évacuant la côte, se sont réfugiés dans les hauteurs du réduit de Trois Rivières. Ils rédigent deux pétitions pour presser Nadau de Treil de capituler. Parmi les signataires on relève des « Vieux Habitants », tel Avril, bien connu dans notre histoire.

L'infortuné gouverneur cède à la pression, Basse-Terre capitule le 23 avril en entraînant toute la Guadeloupe y compris Marie-Galante. L'acte de reddition est passé entre John Barrington, major général des troupes anglaises et MM. Dubourg, Declainvilliers et Duquery, représentant Nadau du Treil.

Comme il arrive en de semblables circonstances on s'efforça par la suite de rechercher les responsables de la défaite. Nadau du Treil le premier se vit accuser d'avoir livré l'île aux Anglais et dégradé. Quant aux officiers mis en accusation, c'est le matériel qu'ils incriminèrent, notamment les canons des batteries côtières jugés par eux d'un trop faible calibre et les fusils trop lourds.

Certains éléments de la population parurent fort satisfaits de la domination anglaise qui leur procura de gros profits au point de provoquer sous la plume de M. de Beauharnais ces réflexions découragées : *Je crains plus les ennemis de l'intérieur de l'isle que ceux du dehors.*

L'occupation durera jusqu'en juillet 1763. Le chevalier de Bourlamaque reprendra possession de la Guadeloupe au nom de la France. Il s'était couvert de gloire et de blessures au Canada. Son corps repose dans l'église du Carmel sous une lourde plaque de marbre noir armorié qui retrace toute sa vie et ses faits d'armes. Il n'avait que 42 ans.

Un tout petit détail concernant notre paroisse à propos de cette occupation : elle est expressément désignée sous son nom complet de Saint-Joseph des Vieux Habitants quand un certain Benoit Lagarde est désigné comme commissaire de quartier pour le maintien de l'ordre. Il mourra le 9 mars 1775 âgé d'environ 50 ans, comme un de nos plus vieux registres conservé à Paris en fait foi.

A peine les Anglais partis, les milices sont réorganisées, car bien entendu au cours de l'occupation elles avaient été désarmées. Celle de Vieux-Habitants est placée sous les ordres du commandant Petit, grand croix de l'Ordre Saint-Louis sur proposition personnelle du ministre Choiseul et comprend : 1° deux compagnies d'infanterie avec les capitaines Lagarde et Butel, les lieutenants Charles Lesueur et Frédéric Leborgne et les sous-lieutenants Benoit Lagarde et Abraham Lesueur ; 2° deux divisions d'artillerie commandées par le capitaine Jean-Baptiste Lesueur et le lieutenant Chabert Lavellelière ; 3° deux divisions de dragons aux ordres des lieutenants Gédéon Petit et Charles Beaugendre ; 4° deux divisions de gens de couleur avec les officiers Charles Petit et Bonneteau.

Le nombre des hommes de troupe n'est pas précisé. mais on le voit l'effectif était réellement considérable.

LES LIVREES DE LA GLOIRE

Et depuis l'ordonnance de janvier 1787 cette troupe possède ses uniformes. Oui, *ses uniformes* car chaque quartier a le sien propre *pour être mieux reconnu et comme moyen d'émulation*. Ces uniformes sont décrits avec détails et voici celui des milices de Vieux-Habitants.

Infanterie : habit, veste et culottes blancs, parements bleus, revers et collet noir, boutons jaunes.

Dragons : habit, veste culotte et parements verts, revers et collet noirs, boutons jaunes.

Commandant de quartier : deux épaulettes avec frange.

Capitaines : une épaulette avec frange.

Lieutenants : une épaulette sans frange.

Sous ces brillantes livrées bien des fils de Vieux-Habitants se couvrirent de gloire et d'honneur, mais les échos de leurs faits d'armes sont hélas trop rares.

Heureusement plusieurs noms sont parvenus jusqu'à nous car la milice a une longue histoire, on en parlait encore en 1839. Evoquons là brièvement. Comme dans beaucoup de carrières, on y trouve souvent plusieurs noms d'une même famille.

Nous sommes obligés de nous borner à signaler chronologiquement et d'une manière peu circonstanciée les différentes promotions que nous avons relevées pour notre milice des Vieux-Habitants.

Le 18 août 1829 c'est le capitaine Cachard, qui remplace le capitaine Cotrie décédé, et Jean-Baptiste Hasteing, qui de brigadier des dragons est promu lieutenant de la Compagnie des chasseurs de couleur, en remplacement de Saint-Marc qui passe à la Compagnie d'infanterie blanche.

Dans la même promotion on relève le passage du dragon Saint-Louis Butel au grade de sous-lieutenant en remplacement de Plantin. Saint-Louis Butel terminera sa carrière dans la milice en 1840.

Le dragon Beaujean devient également sous-lieutenant *poste vacant depuis longtemps*, signale-t-on.

Jouffroy Auguste, officier de santé passe chirurgien. Le lieutenant Besneux est promu capitaine honoraire *pour ses honorables services* et le capitaine Beaugendre, prend sa retraite, ainsi que le capitaine aide-major Levanier *pour cause d'infirmité et d'ancienneté de service*.

En 1832 la milice subit une réorganisation générale. En 1837 c'est un Saint-Marc qui en est capitaine, sa nomination porte la date du 28 décembre.

En 1840 quelques remous. La nomination de MM. Alphant et Bouge au rang de sous-lieutenants de grenadiers d'abord annoncée est rapportée, ils doivent céder ce grade à Renoir Auguste et à Plantier. De grenadier dans les chasseurs à cheval, ce dernier passe aux chasseurs à pied, à la place de Vitalis fils dont la nomination est, elle aussi rapportée.

A la même époque le capitaine de chasseurs Butel démissionne. En 1848 les citoyens Lacroix Charles et Mathurin Fréjus sont respectivement lieutenant et sous-lieutenant.

En 1859 la milice locale devient Division de l'Ouest et le 3 juin de la même année on enregistre la démission de Sevray Joachim Gabriel et de Sevray Jacques Hyacinthe, le premier, lieutenant des chasseurs à pied, le second, lieutenant des pompiers. Ils sont remplacés par Lavigne, chasseur à cheval et Hoguet Dorilas, maréchal des logis.

Les braves hommes de troupe sont, ici aussi, les crottés et les sans grade, nous savons seulement qu'ils touchaient 750 grammes de pain, 200 grammes de lard salé ou 250 de bœuf salé avec un demi-litre de vin les jours où ils étaient de garde.

Voilà pour la vie militaire du temps où il y en avait une en notre modeste localité.

DERNIERS ECHOS DE LA GUERRE

Chacun sait de quel poids pesa la Guadeloupe dans le traité de Paris (1763), la France lui sacrifia le Canada, pour conserver l'empire du sucre. Elle le gardera jusqu'à Napoléon et les Anglais, qui lui en avait permis la possession, le ruineront en obligeant l'Europe, coupée des îles par le blocus, à *inventer* la betterave, rivale triomphante de la canne.

Il y avait eu entre temps le désastre de la flotte française de l'amiral de Grasse anéantie aux Saintes le 12 avril 1782 et l'épopée de Victor Hugues en 1794. Chassés après une longue occupation du territoire, les Anglais reviendront à la charge dès que pâlera l'étoile de l'Empereur. Faute de munitions c'est en les bombardant de pièces d'or que le corsaire Fuet les recevra, quitte par la suite à récupérer sa monnaie sur les cadavres ¹.

Un autre corsaire Malespine remplit aussi la période de ses exploits.

Le canon sonna une dernière fois à l'Anse à la Barque le 17 décembre 1809. Deux flûtes françaises étaient coulées et rejoignaient dans le fond de la passe les six autres navires qui s'y étaient échoué en 1804.

Ces deux vaisseaux : la Seine et la Loire arrivaient de France avec deux escorteurs qui prenaient immédiatement le chemin du retour. Ils apportaient du ravitaillement, 320 soldats de renfort pour la 66^e compagnie de voltigeurs déjà sur place ; 1.600.000 francs en traites et 400.000 francs en or. Ils s'étaient présentés la veille devant Basse-Terre et s'étaient aussitôt disposés à prendre mouillage. La rapide tombée du jour les obligea à suspendre la manœuvre.

1. Cf. Dr Nègre, *Antoine Fuet, corsaire d'Empire*, Paris, 1963.

Dès le point du jour l'escadre anglaise essaie de couper la terre aux deux flûtes qui virent du bord et se dirigent vers l'Anse à la Barque.

Le gouverneur Ernouf qui surveille depuis son palais, l'évolution des navires comprend le dessein, il donne ordre au colonel Faujas de Saint-Fonds de se diriger aussi vers l'Anse à la Barque et fait prévenir Levanier, chef de bataillon des milices de Vieux-Habitants, d'avoir à rassembler les 300 hommes dont il dispose.

Tant par mer que par terre tout ce monde converge vers notre port. Les deux flûtes ont réussi à accoster et débarquent les soldats de renfort puis reprennent un peu de distance de la côte sans sortir de la rade protégée par les batteries Coupard et Duché.

Protection d'ailleurs sommaire car par l'incurie du gouverneur, Duché est sans canons depuis longtemps et si Coupard en aligne 24, il n'y a pas de munitions de réserve. On confie quand même le poste au capitaine Mendiburu : un corsaire qui s'est fait un grand renom et on ajoute 15 hommes aux 15 qui les servent : autant que le petit fort en peut contenir.

L'escadre anglaise est arrivée à son tour. Un de ses navires : *l'Abercromby* (du nom du général anglais qui s'était signalé en 1736 au cours d'une campagne contre nos îles) s'attaque principalement à la batterie Coupard pour couvrir une de ses unités : *la Blonde* que le lieutenant de vaisseau Kergé, commandant la Loire, s'efforce de prendre de flanc alors qu'elle crible de boulets nos positions.

Son collègue, commandant *la Seine*, ne se sent pas la même audace, il assiste de sang-froid à l'affrontement des deux navires mais pense que l'issue en sera fatale pour la Loire. Il préfère saborder son bâtiment et l'abandonner.

Une explosion terrible ébranla les montagnes quand le feu atteignit la soute aux poudres et le navire vola en éclats, inondant la côte de brûlots ; puis, sa coque calcinée sombra dans les flots.

Cependant le combat continuait et la batterie Coupard résistait toujours à la mitraille de *l'Abercomby*, mais faute de munitions et privée de deux pièces endommagées, dut bientôt cesser le feu. Mendiburu ne quitta le poste que lorsque les Anglais commençaient à gravir l'escarpement.

Kergé continuait d'attaquer *la Blonde*, mais *la Seine*

brûlant à ses côtés risquait de communiquer le feu à son navire ; il donne donc l'ordre d'évacuer le bord, puis descend le dernier en jetant un tison embrasé dans la cale.

Rien n'avait pu être débarqué, précise Ballet. Et les 400.000 francs or gisent-ils toujours dans les fonds de l'Anse à la Barque ?

Les Anglais s'éloignent du lieu du combat mais continuent de patrouiller le long des côtes, jusqu'au 30 janvier 1810. Et c'est encore notre région qui prête bien malgré elle, ses rivages à une nouvelle foulée des envahisseurs.

L'ennemi aborde au Val de l'Orge sous la conduite du général Berwick et de l'amiral Cochrane puis de là, déborde vers le sud et vers le nord. Un bref combat stoppe leur progression à Bélair, mais on doit capituler du côté de Basse-Terre.

C'est à nouveau l'occupation. Les Anglais organisent la vie économique, sociale et religieuse en respectant autant que possible les susceptibilités françaises à quelques maladresses près, comme d'obliger nos milices à porter l'uniforme britannique écarlate et de chanter un Te Deum à leur victoire. pour lequel personne ne voulut les accompagner.

L'année 1814 ramène le drapeau français, mais le 9 août 1815 c'est du Baillif que part une ultime invasion. Nos troupes formant le 3^e bataillon des milices avec 350 hommes sont toujours placées sous le commandement d'un fils de Vieux-Habitants : *Levanier animé de l'amour de la France et de la haine des Anglais*. Il a pour lieutenants deux autres de nos compatriotes Saint-Val et Sainte-Luce Billery.

Aucun secours ni renfort ne venant de Basse-Terre, Levanier doit se replier derrière la rivière des Pères en emportant les blessés, puis gagner les hauteurs pendant que l'ennemi entre dans le chef-lieu abandonné par le Gouverneur Linois et ses chefs militaires, dont Boyer Peylereau, qui manifestement n'ont pas voulu se battre.

Ils ont ordonné le licenciement des troupes avant de capituler honteusement, pendant même que les milices de Vieux-Habitants continuaient de se battre furieusement, ignorant tout ce lâche abandon.

Levanier ne se résigne pas à une si humiliante défaite et au grand galop, arrive à rejoindre le quartier général. Dans un geste solennel de réprobation il brise son épée à la face de

Boyer Peyreleau et lui jette les débris en l'accusant d'avoir livré le pays.

La justice lui donna raison puisque Gouverneurs et Officiers Supérieurs furent traduits en conseil de guerre en 1816. Boyer Peyreleau condamné à mort vit sa peine commuée en 20 ans de détention ; il profita de la circonstance pour nous laisser une histoire de la Guadeloupe.

C'est ainsi que nos ancêtres surent toujours au prix du sang — même celui de leurs compatriotes — garder leur fidélité au drapeau national qu'il soit fleurdelysé ou tricolore.

PÈRE CAMILLE FABRE.

Prochain article : ANCIEN REGIME ET ORDRE NOUVEAU